

Paysages, places, territoires, endroits et autres lieux.

Le paysage est une expérience davantage temporelle que spatiale. Bien sur, il est question de point de vue, de distance et de cadre mais surtout d'instant, de traces, d'indices et de perception. C'est l'écriture d'une mémoire. Photographier le paysage, c'est briser une unité, la déconstruire pour en proposer une nouvelle, une re-présentation qui tient autant de la restitution que de la transfiguration. C'est une affaire de sensations, de sentiments, d'émotion, d'émanations et une transcription.

Pourquoi la photographie ?

Parce qu' « *il faut reconnaître que la photographie..... est l'outil créatif, le champs d'expression, le médium artistique le mieux fait pour interroger, scruter, analyser, rendre compte, statuer, critiquer, en deux mots Révéler/Réfléchir.* » (Michèle Chomette) et parce que son rapport singulier à la réalité lui permet de jeter des ponts du réel au fictionnel et de questionner sans cesse notre rapport au monde tandis que son ambiguïté lui permet de jouer à volonté avec le vrai-semblable et les faux-semblants.

Pourquoi le paysage ?

La campagne représente pour moi un endroit non calibré qu'il faut apprendre à interpréter. C'est un peu aussi une ville à l'envers où la terre compte plus que les constructions qui s'en élèvent. Dans les champs de bataille que je visite, les traces de l'histoire sont souterraines, c'est l'exact inverse du monument ou de la ruine, une sorte de vue en négatif qui ne demande qu'à être révélée. Cette campagne ne représente pas l'hostilité naturelle supposée des origines mais plutôt le lieu d'autres possibles, celle d'une hospitalité discrète, d'une résistance tranquille mais absolue. Le territoire a le temps pour lui. La terre a une mémoire qui rend ce qu'on lui donne, qui conserve inscrits les événements pour qui sait les lire. C'est de ma place dans cet espace dont je parle, une nature où l'homme a laissé des traces infimes ou imposantes : des branches coupées placées en croix, un château d'eau ou une haie. elles forment un ensemble de signe, un langage que je cherche à retranscrire. Le paysage, c'est le regard porté plus que ce qui est vu. C'est davantage une recherche, une quête de sens qu'une volonté de réalisme.

D'abord, il faut se lever tôt, quitter Paris, quitter l'influence de la grande ville et se retrouver au lever du jour dans une campagne inconnue et pourtant familière car je l'ai parcourue sur les cartes, j'en ai évalué le relief, j'ai contrôlé l'orientation du soleil, repéré mon parcours sur Google Earth, il y a des choses que je ne laisse pas au hasard, je suis un collectionneur en chasse. J'enchaîne les kilomètres, environs 600 dans une journée. Quand je photographie sur les champs de bataille, j'ai lu les carnets de route des régiments, les lettres et les journaux des soldats de 14, j'ai décrypté les cartes d'états-majors et cherché les plans des batailles. J'explore des secteurs précis mais il est important que je me laisse aussi juste guider par les lignes douces du paysages. Tous ne m'appellent pas de la même manière, il faut attendre la rencontre, un instant où les choses se mettent en place, où des signes dérisoires prennent sens et que le paysage apparaisse. Je n'ai plus qu'à l'inscrire sur le film. De retour dans mon laboratoire il faut que je retranscrive les sensations vécues face au motif. Je travaille d'après nature.

La photographie argentique est la garante d'une éthique de l'expérience physique et réelle avec le monde, avec sa part de risque, son exigence et ses limites. Elle aussi travaille avec le temps. Ma technique est lente et patiente. L'intervention physique à même le négatif c'est la volonté de travailler avec la résistance du médium, de jouer avec les limites, de remettre la main de l'homme au cœur de la fabrication de l'image. L'expérience de la matière même de la photographie est une composante essentielle de mon travail. En dehors d'une orthodoxie photographique qui voudrait livrer une image parfaite, formatée, scientifiquement contrôlée au risque de sombrer dans l'anonymat, je préfère jouer avec les accidents, risquer la destruction irrémédiable du négatif, triturer la matière et livrer une image singulière qui corresponde davantage à ce que crois qu'à ce

que je vois. Les altérations sont autant de cicatrices et de greffes, un supplément d'histoire, une deuxième couche de réel et d'expérience.

L'esprit de la collection guide la forme de mon travail. Il ne s'agit pas de sérialité avec une finalité programmée, une volonté de circonscrire, de démontrer mais une démarche longue faite d'accumulations et d'explorations. Mes terrains de collectes ne sont pas anodins : lieux d'une histoire personnelle avérée ou fantasmée, lieux de mémoire, champs de bataille, toujours l'histoire des hommes avec la terre, espaces inventés, créés et pourtant réels.

Philippe Bréson